

un degré tel que ce peuple doit en être satisfait, et les colonies s'enorgueillissent à juste titre de cette prospérité. Pour faire une comparaison, je dirai que la richesse des Etats-Unis s'est accrue, dans le même temps, de 1 milliard 750 millions à 150 milliards, près de 8,500 p. 100; et les revenus du peuple sont passés de moins de 500 millions à près de 35 milliards par année, autrement dit 6,500 p. 100. Nous reconnaissons que le libre-échange a fait pour la Grande-Bretagne ce que nous a valu dans ce pays, à un plus haut degré, la protection. Si avec ce régime nos voisins ont pu créer d'aussi puissantes industries et développer à un tel point leurs fabriques, s'ils ont accru leur richesse au point que le montre ces chiffres, nous pensons devoir faire comme eux et protéger nos artisans. Nous avons partout des preuves des bienfaits de la protection.

Une coupure que j'ai ici fait voir combien il est nécessaire aux grandes usines américaines d'établir des succursales au Canada.

Notre compagnie se fait présentement autoriser au Canada, et nous allons bâtir une fabrique à Toronto, disait aujourd'hui M. Booth, par l'unique raison que notre régime douanier est mauvais. Le Canada est, commercialement, un pays plein de vitalité. Il se lie naturellement aux Etats-Unis par son commerce, mais le tarif nous en sépare et nous sommes forcés d'y établir une fabrique, pour éviter la concurrence, sans avoir à demander, à titre de concession réciproque, que l'on enlève le droit de 30 à 35 p. 100 qui frappe les produits canadiens. En attendant, l'administration Wilson projette d'ouvrir nos marchés à nos fabricants.

Tel est l'état de choses qui existait il y a quelque temps. On sait que, faisant appel à ses administrés, M. Foss, gouverneur de l'état de Massachusetts, leur a tout particulièrement signalé ce fait que 500 millions de capital américain avait été placés dans les industries du Canada, forcé que l'on était de venir chercher ici un débouché que le tarif de ce pays nous refuse. Devant toutes ces preuves, je ne vois pas que l'on puisse venir dire de cette politique que ce n'a pas été pour notre pays une bonne chose.

Dans ces observations de la fin, mon honorable ami de Guysborough (M. Sinclair) a fait une ou deux remarques sur lesquelles je désire m'arrêter un instant. Je m'étonne que l'honorable député tire une comparaison entre les circonstances dans lesquelles est parti pour l'Afrique du sud en 1899 le contingent qui allait se battre pour la mère patrie et celles qui ont présidé à l'organisation de l'immense corps de troupes réunis

pour aider l'empire dans la présente crise. Je m'étonne également qu'il ait parlé comme il l'a fait des efforts déployés par le ministère de la Milice dans les aménagements de Valcartier. Il est fort possible qu'avec le peu de temps dont le ministère disposait et un état de choses vraiment extraordinaire, des erreurs aient pu se commettre; mais je crois qu'il faut louer cette administration et le Gouvernement lui-même d'avoir pu en si peu de temps installer un camp aussi vaste, réunir des quatre coins de ce grand pays nos volontaires, les équiper et les faire partir dans l'espace de quelques semaines. J'ai eu le plaisir de visiter le camp moi-même et j'ai été frappé des ressources mises en jeu, de l'énergie déployée et des étonnantes choses accomplies dans un temps aussi court. Le contingent de l'Afrique du sud, auquel mon honorable ami a fait allusion, et qu'il compare à ceux d'aujourd'hui, comprenait, si je me souviens bien, environ trois mille hommes. Je ne sais combien de réguliers nous avons dans le pays à l'heure actuelle, ni combien nous en avions à cette époque, mais je pense qu'en vingt-quatre heures on aurait pu alors tirer des casernes du Canada tous les hommes qu'il fallait, et il ne devait pas y avoir de raisons pour que ce contingent ne se mit en route au bout de huit jours.

Outre cela, on sait qu'à cette époque, nul vaisseau ennemi ne menaçait les mers. Dans le cas actuel, il a fallu un temps considérable pour la traversée de nos troupes. On sait quelles précautions on a dû prendre contre la piraterie des sous-marins et contre les bâtiments de guerre de l'ennemi. Cela fait honneur à la puissance de la marine britannique aussi bien qu'aux dispositions prises ici d'avoir pu transporter au delà de l'Atlantique, sains et saufs, un aussi grand nombre d'hommes, fait inouï dans l'histoire. Ils sont aujourd'hui dans les tranchées, où ils se battent pour le Canada et pour la mère patrie.

Cette guerre, on le comprend, n'est pas plus celle de l'empire que celle du Canada. Nous ne nous considérons pas comme combattant les combats de l'Angleterre, mais comme combattant nos propres combats. S'il est une chose dont ce pays et l'empire doivent se féliciter plus que de toute autre, c'est cette maîtrise des mers qui permet au commerce de la Grande-Bretagne de passer et de repasser l'océan sans molestation aucune. Si notre commerce est aujourd'hui si peu incommodé, cela est dû à la force que nous donne la marine anglaise. C'est à cause de cette protection de tous les temps